

La déduction

Résumé du cours précédent

L'esprit est la faculté de vouloir et de croire. La raison est la norme de l'esprit, la faculté de *bien* vouloir et de *bien* croire.

Cette définition de la raison rejoint les aspects de la rationalité vus en cours:

- être capable de raisonner, être cohérent: bien croire
- adapter ses moyens à ses fins, avoir des fins raisonnables: bien vouloir

Cette définition rend compte de l'aspect normatif de la raison. En étudiant la rationalité, on ne cherche pas à savoir comment l'esprit marche, mais comment il doit marcher (cf. Citation de l'introduction de la *Logique* de Kant.)

Mais cette définition ne nous en dit pas beaucoup non plus. Qu'est-ce que *bien* vouloir, *bien* croire?

Suggestion: un aspect important de ce que fait l'esprit est de *raisonner*, c'est-à-dire de passer de certaines croyances (et/ou volontés) à d'autres croyances (et/ou volontés). On va étudier le raisonnement, pour essayer de voir ce que c'est que *bien* raisonner. Et on va l'étudier dans sa manifestation observable: les arguments.

Le raisonnement est le processus par lequel l'esprit aboutit, à partir de raisons, à des croyances, des volontés ou des actes.

Un **argument** est **un ensemble d'énoncés, constitué des prémisses, et d'une conclusion, que les prémisses sont supposées étayer.**

Note: un argument peut avoir une seule prémisses.

Exemples: Fred mesure plus d'1m80. Donc, Fred mesure plus d'1m60.

Fred est riche. Donc Fred n'est pas pauvre.

Paul est plus grand que Fred. Donc Fred est plus petit que Paul.

Énoncé et Argument

Un **argument** est **un ensemble d'énoncés, constitué des prémisses, et d'une conclusion, que les prémisses sont supposées étayer.**

Un **énoncé** est une **phrase qui est susceptible d'être vraie ou fautive.** (Une proposition est ce qui est exprimé par une phrase, et qui est susceptible d'être vrai ou faux; mais pour le présent cours, on peut laisser la différence entre énoncé et proposition de côté.)

> Exercice 2.1. Distinguer argument et non argument.

> Exercice 2.2. Distinguer énoncé et non-énoncé.

Mise en forme standard - énoncés purs

Un argument **mis sous forme standard** est une **suite d'énoncés purs dont les premiers sont les prémisses et le dernier la conclusion.**

(On peut signaler la conclusion par une barre, ou le mot «Donc»).

Par **énoncé pur**, j'entends **une phrase dans laquelle on ne peut enlever de mot sans changer l'énoncé.**

Un énoncé pur est une phrase réduite au strict minimum, sans expression superflue. Par exemple:

Mais le fait de faire un faux témoignage est un crime!

On peut exprimer le même énoncé, avec la phrase suivant:

Faire un faux témoignage est un crime.

Par contre, l'énoncé suivant exprime quelque chose de différent:

Faire un témoignage est un crime.

Dans le langage naturel, dans les textes de philosophie, on utilise beaucoup de mots de liaison, qui indiquent la structure argumentative. Lorsqu'on met un argument sous forme standard, il faut les éliminer.

Comment sait-on ce qu'on peut enlever ou non? Comment dire si l'énoncé «épuré» correspond bien à l'énoncé initial? Un énoncé est défini simplement par le fait de pouvoir être vrai ou faux. *Deux énoncés sont le même si il est nécessaire qu'ils soient tous les deux vrais, ou tous les deux faux.* Quand, en 'épurant' un énoncé, on aboutit à un énoncé qui pourrait être vrai alors que l'énoncé initial serait faux, ou inversement, alors l'énoncé résultant n'est pas une version pure du premier.

> Exercice 2.3. Transformer en énoncés purs

Correction des exercices de la semaine 1

Préliminaire, la notion de conclusion intermédiaire

On peut imaginer des arguments plus complexes, dans lesquels certaines prémisses sont déjà elles-mêmes des conclusions. On appelle celles-ci des conclusions intermédiaires.

Une **conclusion intermédiaire** est une prémisses d'un argument qui est elle-même conclue à partir d'autres prémisses de cet argument.

(Pour être précis, il faudrait ajouter qu'elle est conclue de façon *non-circulaire*, mais laissons cela de côté.)

Examinez l'argument suivant:

Le gouvernement devrait interdire la chasse. La chasse fait souffrir les animaux, et tout ce qui fait souffrir les animaux devrait être interdit.

C'est un bon argument: celui qui accepte les prémisses doit accepter la conclusion. Mais doit-on adopter les prémisses? On peut imaginer qu'on lui adjoigne un autre argument:

Tout ce qui fait souffrir les animaux devrait être interdit. Ce qui fait souffrir les humains est interdit. Mais les animaux souffrent comme les humains. Si on interdit ce qui fait souffrir les humains, il faut aussi interdire ce qui fait souffrir les animaux.

L'argument combiné est un argument à conclusion intermédiaire:

1. Ce qui fait souffrir les humains est interdit
2. Les animaux souffrent comme les humains
3. Si on interdit ce qui fait souffrir les humains, il faut aussi interdire ce qui fait souffrir les animaux
4. (Donc) Tout ce qui fait souffrir les animaux devrait être interdit
5. La chasse fait souffrir les animaux
6. Le gouvernement devrait interdire la chasse

Méthode

Il s'agissait de mettre en forme standard les arguments donnés; la conclusion était indiquée. En mettant en forme standard, on fera bien attention à:

1. Ne reprendre que les phrases qui jouent le rôle de prémisses.
2. Réduire ces prémisses à l'énoncé pur.
3. Ne pas ajouter de prémisses qui ne sont pas explicitement formulées.

Correction

1. Platon, *Gorgias*, (454 c-e)

Socrate – Existe-t-il une chose que tu appelles savoir ?

Gorgias – Oui.

S – Et une autre que tu appelles croire ?

G - Oui, bien sûr.

S – Bon, à ton avis, savoir et croire, est-ce pareil ? Est-ce que savoir et croyance sont la même chose ?

G- Pour ma part, Socrate, je crois qu'elle sont différentes.

S – Et tu as bien raison de le croire. Voici comment on s'en rend compte. Si on te demandait : « Y a-t-il, Gorgias, une croyance fausse et une croyance vraie ? », tu répondrais que oui, je pense.

G – Oui.

S- Mais y a-t-il un savoir faux et un vrai ?

G – Aucunement.

S – Savoir et croyance ne sont donc pas la même chose, c'est évident.

G- Tu dis vrai.

Forme standard:

1. Il y a une croyance fausse et une croyance vraie.
2. Il n'y a pas un savoir faux et un savoir vrai.
3. Donc, savoir et croyance ne sont pas la même chose.

2. Descartes, *Les passions de l'âme*, §32. [Note : Descartes pense que l'âme agit sur le corps en faisant mouvoir une petite glande située au centre du cerveau, la « glande pinéale ».]

La raison qui me persuade que l'âme ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande où elle exerce immédiatement ses fonctions est que je considère que les autres parties de notre cerveau sont toutes doubles, comme aussi nous avons deux yeux, deux mains, deux oreilles, et enfin tous les organes de nos sens extérieurs sont doubles ; et que, d'autant que nous n'avons qu'une seule et simple pensée d'une même chose en même temps, il faut nécessairement qu'il y ait quelque lieu où les deux images qui viennent par les deux yeux, où les deux autres impressions, qui viennent d'un seul objet par les doubles organes des autres sens, se puissent assembler en une avant qu'elles parviennent à l'âme, afin qu'elles ne lui représentent pas deux objets au lieu d'un.

1. Nous avons une seule et simple pensée d'une seule chose en même temps
2. Tous les organes de nos sens extérieurs sont doubles
3. Il faut qu'il y ait un lieu où les deux impressions qui viennent d'un seul objet par les doubles organes des autres sens se puissent assembler en une avant qu'elles parviennent à l'âme, afin qu'elles ne lui représentent pas deux objets au lieu d'un.
4. Les autres parties de notre cerveau [autres que cette glande] sont toutes doubles
5. Donc, l'âme ne peut avoir en tout le corps aucun autre lieu que cette glande où elle exerce immédiatement ses fonctions.

Commentaire: l'argument sépare bien 2 et 4. On pourrait les réunir, mais la logique du raisonnement de Descartes est moins claire.

La prémisse 3 renferme un argument; mais l'exprimer requerrait de dire plus que ce qui est dit explicitement, on ajouterait une conclusion intermédiaire. On quitterait la mise en forme standard pour la reconstruction:

- Les organes de nos sens extérieurs sont doubles
- S'il n'y avait pas un lieu où les deux impressions qui viennent d'un seul objet par les doubles

organes des autres sens se pouvaient assembler en une avant qu'elles ne parviennent à l'âme, alors nous n'aurions pas une seule et simple pensée d'une seule chose en même temps

- Nous avons une seule et simple pensée d'une seule chose en même temps
- Donc, il y a un lieu où les deux impressions... s'assemblent en une. [cette prémisse, qui est une conclusion intermédiaire, serait ajoutée par rapport au texte.]
- [le reste est identique]

3. Laclos, *Les liaisons dangereuses*, lettre CLII, La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont

« Mais vous êtes jaloux, et la jalousie ne raisonne pas. Hé bien ! je vais raisonner pour vous. Ou vous avez un rival, ou vous n'en avez pas. Si vous en avez un, il faut plaire pour lui être préféré ; si vous n'en avez pas, il faut encore plaire pour éviter d'en avoir. Dans tous les cas, c'est la même conduite à tenir : ainsi pourquoi vous tourmenter ? pourquoi, surtout, me tourmenter moi-même ? Ne savez-vous donc plus être le plus aimable ? et n'êtes-vous plus sûr de vos succès ? Allons donc, Vicomte, vous vous faites tort. »

1. Ou vous avez un rival, ou vous n'en avez pas.
2. Si vous avez un rival, il faut plaire pour lui être préféré.
3. Si vous n'avez pas de rival, il faut plaire pour éviter d'en avoir.
4. Donc, dans tous les cas, c'est la même conduite à tenir.

4. Thomas, *Somme contre les gentils*, I, 10 [Note : Thomas rejette cet argument]

« On dit que ce qui est connu par soi est connu dès que les termes le sont ; ainsi, sachant ce qu'est le tout et ce qu'est la partie, on sait aussitôt que chaque tout est plus grand que sa partie. La proposition *Dieu est* est de ce genre. En effet, par le nom de Dieu nous comprenons ce qui est tel qu'on ne peut rien penser de plus grand. C'est ce qui est formé dans l'intellect de qui entend et comprend (*intelligit*) le nom de Dieu : il faut donc bien que Dieu soit, au moins déjà dans l'intellect. Et il ne peut pas être seulement dans l'intellect : car ce qui est dans l'intellect et dans la réalité est plus grand que ce qui n'est que dans l'intellect ; mais que rien n'est plus grand que Dieu, c'est ce que montre la signification même du nom de Dieu. Reste donc qu'il est connu par soi que Dieu est, puisque c'est manifeste à partir de la signification du même nom. »

1. Par le nom de Dieu nous comprenons ce qui est tel qu'on ne peut rien penser de plus grand.
2. Dieu est formé dans l'intellect de qui entend et comprend le nom de Dieu.
3. [Donc] Dieu est, au moins dans l'intellect.
4. Ce qui est dans l'intellect et dans la réalité est plus grand que ce qui est dans l'intellect
5. Rien n'est plus grand que Dieu
6. [Donc] Dieu n'est pas seulement dans l'intellect.
7. Que Dieu est, est manifeste à partir de la signification du nom de Dieu.
8. Ce qui est connu par soi est connu dès que les termes le sont.
9. Donc, il est connu par soi que Dieu est.

Pour mettre en forme standard, il faut parcourir l'argument à rebours.

5. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, II

« Bref, tous les matériaux de la pensée sont tirés de nos sens, externes ou internes ; c'est seulement leur mélange et leur composition qui dépendent de l'esprit et de la volonté. Ou, pour m'exprimer en langage philosophique, toutes nos idées ou perceptions plus faibles sont des copies de nos impressions, ou perceptions plus vives. [...] quand nous analysons nos pensées ou nos idées, nous trouvons toujours qu'elles se résolvent en des idées simples qui ont été copiées de quelque manière

de sentir, ou sentiment, antérieure. Même les idées qui, à première vue, semblent les plus éloignées de cette origine, on voit, à les examiner de plus près, qu'elles en dérivent. L'idée de Dieu, en tant qu'elle signifie un Être infiniment intelligent, sage et bon, naît de la réflexion sur les opérations de notre propre esprit quand nous augmentons sans limites ces qualités de bonté et de sagesse. Nous pouvons poursuivre cette enquête autant qu'il nous plaira ; nous trouverons toujours que chaque idée que nous examinons est copiée d'une impression semblable. »

1. L'idée de Dieu, en tant qu'elle signifie un Être infiniment intelligent, sage et bon, naît de la réflexion sur les opérations de notre propre esprit quand nous augmentons sans limites ces qualités de bonté et de sagesse.
2. Les idées qui, à première vue, semblent les plus éloignées des sentiments en dérivent.
3. Toutes nos idées ou perceptions plus faibles sont des copies de nos impressions, ou perceptions plus vives

La dernière phrase (« nous trouverons toujours... ») n'est pas une prémisse, elle est la répétition de la conclusion. Qu'en est-il de « nous pouvons poursuivre cette enquête autant qu'il nous plaira » ? Cela revient à dire deux choses : 1) toutes les idées sont des copies, et 2) en faisant une enquête sur les idées, on verra que c'est des copies. Mais seul (1) importe pour l'argument. Donc, ici aussi, on a une répétition de la conclusion.

Pour la même raison, je préfère la prémisse 2. ci-dessus à :

En examinant les idées qui, à première vue, semblent les plus éloignées des sentiments, on voit qu'elles en dérivent.

Note: l'argument de Hume est inductif. Il part d'un exemple et en tire une conclusion générale.

Addendum ultérieur: il faudrait ajouter, entre 2 et la conclusion, la prémisse suivante (qui est une conclusion intermédiaire de 1-2):

2bis. Nos idées ou pensées se résolvent en des idées simples qui ont été copiées de quelque manière de sentir, ou sentiment, antérieure.

6. Kant, Critique de la raison pure, Seconde antinomie, antithèse

Aucune chose composée, dans le monde, n'est composée de parties simples. [...] *Preuve.*

Supposons qu'une chose composée (en tant que substance) soit composée de parties simples. Dans la mesure où toute relation extérieure, et par conséquent aussi toute composition de substances, ne sont possible que dans l'espace, nécessairement, autant il y a de parties dont le composé est constitué, autant il doit aussi y avoir de parties dont soit constitué l'espace qu'il occupe. Or l'espace n'est pas constitué de parties simples, mais d'espaces. Donc, chaque partie du composé occupe un espace. Mais, les parties absolument premières de tout composé sont simples. Donc, le simple occupe un espace. Mais dans la mesure où tout réel, qui occupe un espace, contient en lui une diversité d'éléments qui se trouvent les uns en dehors des autres, par conséquent est composé, [...] le simple serait un composé substantiel ; ce qui est contradictoire.

1. S'il y a une chose composée de parties simples, alors:
 2. Toute relation extérieure n'est possible que dans l'espace.
 3. [D'après 2] Toute composition de substances n'est possible que dans l'espace.
 4. [D'après 3:] Autant il y a de parties dont le composé est constitué, autant il doit aussi y avoir de parties dont soit constitué l'espace qu'il occupe.
 5. L'espace est constitué d'espaces.
 6. [D'après 5] Chaque partie du composé occupe un espace.
 7. Les parties absolument premières de tout composé sont simples.
 8. [D'après 6 et 7] Le simple occupe un espace.

9. Tout réel qui occupe un espace contient en lui une diversité d'éléments qui se trouvent les uns en dehors des autres.

10.[D'après 9] Tout réel qui occupe un espace est composé.

11.[D'après 8 et 10] le simple est un composé substantiel

12.Il est contradictoire que le simple soit un composé substantiel.[ou: le simple n'est pas un composé substantiel]

13.Donc, Aucune chose composée, dans le monde, n'est composée de parties simples.

L'argument de Kant est une réduction par l'absurde. Le seul moyen d'en faire un argument standard, est de transformer la supposition en une affirmation conditionnelle (si... alors...) complexe:

Si il y a une chose composée de simples, alors le simple est un composé substantiel.

Note: certaines prémisses incluses dans la supposition ne reposaient pas sur la supposition elle-même. On peut les sortir de la conditionnelle complexe, et en faire des prémisses au sens propre:

1. Toute relation extérieure n'est possible que dans l'espace.

2. [D'après 1] Toute composition de substances n'est possible que dans l'espace.

3. [D'après 2:] Autant il y a de parties dont le composé est constitué, autant il doit aussi y avoir de parties dont soit constitué l'espace qu'il occupe.

4. L'espace est constitué d'espaces.

5. Tout réel qui occupe un espace contient en lui une diversité d'éléments qui se trouvent les uns en dehors des autres.

6. [D'après 5] Tout réel qui occupe un espace est composé.

7. S'il y a une chose composée de parties simples, alors:

8. [D'après 1-4] Chaque partie du composé occupe un espace.

9. Les parties absolument premières de tout composé sont simples.

10.[D'après 8-9] Le simple occupe un espace.

11.[D'après 6] Donc le simple est un composé substantiel

12.Il est contradictoire que le simple soit un composé substantiel.[ou: le simple n'est pas un composé substantiel]

13.Donc, Aucune chose composée, dans le monde, n'est composée de parties simples.

Arguments et conditionnelles

On doit faire attention à distinguer les *arguments* des *énoncés conditionnels*, ou «conditionnelles». Une **conditionnelle** est un **énoncé** de la forme «si... alors», ou d'une forme équivalente. Par exemple:

- Si Dieu existe, alors il n'y a pas de mal dans le monde.
- Il n'y a pas de mal dans le monde si Dieu existe. [= Si Dieu existe, alors il n'y a pas de mal dans le monde]
- Il n'y a une Providence que si Dieu existe. [= S'il y a une Providence, alors Dieu existe]
- Pour qu'il y ait une Providence, il faut que Dieu existe. [= S'il y a une Providence, alors Dieu existe]
- Il est nécessaire que Dieu existe pour qu'il y ait une Providence. [= S'il y a une Providence, alors Dieu existe]
- Il est nécessaire qu'il y ait du feu pour qu'il y ait de la fumée. [S'il y a de la fumée, alors il y a du feu]
- Il est suffisant qu'il y ait du feu pour qu'il y ait de la fumée. [S'il y a du feu, alors il y a de la

fumée]

Les conditionnelles sont des énoncés complexes: ils contiennent d'autres énoncés:

S'il y a de la fumée, alors il y a du feu.

On appelle la condition (ce qui est après le «si») **l'antécédent**, et le conditionné le **conséquent**.

Une conditionnelle ressemble fortement à un argument, où la prémisse serait l'antécédent, et la conclusion le conséquent. Mais ils sont *crucialement* différents. Examinez:

- Il y a de la fumée ici. Donc, il y a du feu ici.
- S'il y a de la fumée ici, il y a du feu ici.

Dans le premier cas, on a un argument; dans le second, on a une conditionnelle. Quelle différence faites-vous?

Dans l'argument, on affirme les prémisses, et on affirme la conclusion. Dans une conditionnelle, on affirme ni l'antécédent ni le conséquent; on dit simplement que si l'un est vrai l'autre est vrai aussi.

Il faut être très attentif à cette différence. Ainsi, certaines phrases uniques ne sont pas des conditionnelles, mais des arguments:

- Je suis venu parce que tu me l'as demandé.
- Je m'en vais, puisque tu ne m'aimes plus.

> Exercice 2.4.

Validité déductive

Un argument est **déductivement valide** lorsqu'il est **impossible, si les prémisses sont vraies, que la conclusion soit fausse**.

Exemple: Si Antoine est psychiatre, alors Antoine est médecin. Antoine est psychiatre. Donc, Antoine est médecin.

Quand un argument est déductivement valide, on dit que les prémisses *entraînent* la conclusion, ou que les prémisses *impliquent* la conclusion.

(*A éviter*. «la vérité de la conclusion est contenue dans la vérité des prémisses»). C'est une métaphore obscure; que signifie le fait qu'une vérité en «contienne» une autre?)

La validité d'un argument est indépendante de la vérité/fausseté des prémisses et de la conclusion

Dans l'argument suivant, les prémisses et la conclusion sont vraies:

- Si Douste-Blazy est un psychiatre, alors Douste-Blazy est un médecin.
- Douste-Blazy est un médecin.
- Donc, Douste-Blazy est un ministre.

Pourtant, l'argument n'est pas valide. (Et, à première vue, il n'est «bon» en aucun sens.) Il n'est pas valide, parce qu'il est possible que les deux prémisses soient vraies et la conclusion fausse. Ce serait le cas, par exemple, si PDB était médecin de campagne en Corrèze.

Inversement, dans l'argument suivant, les prémisses et la conclusion sont toutes fausses:

- Si Jacques Cousteau était psychiatre, alors il était médecin.
- Jacques Cousteau était psychiatre.
- Donc, Jacques Cousteau était médecin.

La validité d'un argument est la conservation de la vérité

Ce que la définition d'un argument valide vous dit, c'est qu'un argument valide *conserve la vérité*.

Le fait qu'un argument soit valide ne vous dit pas que les prémisses sont vraies. Les prémisses de votre raisonnement peuvent être vraies, si vous avez de la chance, mais elles peuvent aussi être fausses. Mais, si vous raisonnez par un argument valide, *vous êtes sûr que vous n'aurez pas moins de vérité qu'au départ*. Si les prémisses dont vous êtes parties étaient vraies, alors la conclusion l'est aussi.

> Exercice 2.5. (à rendre)

Les arguments sains ou corrects

Quand un argument est valide, et qu'en outre ses prémisses et sa conclusion sont vraies, alors on dit que l'argument est **sain ou correct**.

Les arguments sont valides ou non, les énoncés sont vrais ou non

On ne parle pas d'argument vrai! Cela ne veut à strictement parler rien dire. Veut-on dire que la conclusion est vraie? Que la conclusion et les prémisses sont vraies? Ou que l'argument est valide? Ou que non seulement il est valide, mais que ses prémisses (et donc, puisqu'il est valide, sa conclusion) sont vraies?

J'insiste donc:

Un **énoncé** (une prémisses, une conclusion) **est susceptible d'être vrai ou faux**.

Un **argument n'est pas vrai ou faux**. Il peut être valide ou non valide; s'il est valide, il peut également être sain (correct).

Pourquoi les arguments valides sont bons?

Notre objet de départ est de savoir comment bien raisonner. Est-ce que raisonner à l'aide d'arguments valides, c'est bien raisonner? Si oui, pourquoi?

Deux éléments de réponse:

1. *Les arguments valides permettent d'agrandir notre stock de connaissances.* Si vous connaissez certaines vérités, et que vous en déduisez d'autres choses (que vous les utilisez comme prémisses d'arguments qui sont valides), alors les croyances auxquelles vous arrivez ne peuvent pas ne pas être vraies.

Cela dit, cet idée a ses limites. En un sens, on n'accroît pas sa connaissance à travers des arguments valides. Lorsqu'un argument est véritablement un argument valide, il ne mène pas à des nouvelles vérités, mais plutôt à des nouvelles façon de voir la même vérité.

C'est un sujet trop complexe pour être traité ici. Signalons seulement que les arguments où la conclusion *répète* les prémisses, ou *dit moins* que ce qui était déjà dit dans les prémisses, sont valides (Paul est plombier, Fred est plombier, Donc Paul est Fred sont plombiers; Antoine et Cléopâtre sont morts, donc Cléopâtre est morte.) Et qu'en fait, on peut voir tous les arguments valides comme des arguments de cet ordre, qui répètent, ou disent moins.

2. *Les arguments valides garantissent notre cohérence.* C'est là, à mon avis, l'explication centrale de la rationalité des arguments valides. Supposons que je croie les trois choses suivantes:

(a) Pierre est psychiatre

(b) Si quelqu'un est psychiatre, alors il est médecin

(c) Pierre n'est *pas* médecin

Il est irrationnel pour moi d'accepter les trois choses à la fois. Pourquoi? Parce que si les deux premières sont vraies, la troisième est fausse, et qu'inversement, si la troisième est vraie, l'une des deux premières est fausse. Il y a une contradiction dans mon système de croyances; et une contradiction est mauvaise, *parce qu'elle implique qu'une de mes croyances est fausse*.

Ainsi, les arguments valides assurent la *cohérence logique*, ie la *non-contradiction* du système de croyances. Quand vous avez un argument valide, vous savez que 1) si vous acceptez les prémisses, il est contradictoire de rejeter la conclusion, 2) si vous rejeter la conclusion, il serait contradictoire de croire dans les prémisses.

Remarque sur l'usage de «nécessairement».

On peut dire que lorsqu'un argument est valide, alors «si les prémisses sont vraies il est nécessaire que la conclusion soit vraie». Mais attention, cette expression est ambiguë. Reprenons l'argument ci-dessus, et supposons que Antoine soit psychiatre. Est-ce qu'il suit *qu'il est nécessaire qu'Antoine soit médecin*? Mais il n'est pas nécessaire qu'Antoine soit médecin: il aurait pu être pompier, ou

garagiste. Examiner, au contraire, l'argument suivant:

Les gens qui deviennent psychiatres sont ceux qui avaient une vocation innée pour l'être. C'est pourquoi, si quelqu'un est psychiatre, alors il devait nécessairement le devenir. En outre, les psychiatres sont des médecins. Or Antoine est psychiatre. Donc, il est nécessaire qu'Antoine soit médecin.

On doit en fait distinguer deux affirmations:

1. Il est nécessaire que (si les prémisses sont vraies, alors la conclusion est vraie)
2. Si les prémisses sont vraies, alors (il est nécessaire que la conclusion soit vraie).

On peut les distinguer en les reformulant de la façon suivante, mais la différence devient très subtile à percevoir:

1. Si les prémisses sont vraies, alors *nécessairement* la conclusion est vraie.
2. Si les prémisses sont vraies, alors la conclusion est *nécessairement* vraie.

Pour ses raisons, je trouve préférable d'utiliser avant tout la première définition: un argument est déductivement valide lorsque il est impossible, si les prémisses sont vraies, que la conclusion soit fausse.

Arguments dans le langage naturel

Voici un exemple simple (et artificiel) d'argument :

1. Socrate est un homme
2. Les hommes sont mortels
3. Donc, Socrate est mortel

Dans le langage courant, on s'écarte souvent de cette forme:

1. Prémisses après la conclusion.

Je suis en retard. J'ai voulu mettre mon réveil plus tôt qu'hier. Mais en le réglant, j'ai oublié de l'activer.

2. Conclusion omise.

« Est-ce que tu viens demain ?

– Je n'ai pas envie de croiser Antoine, et si je viens demain, je vais le croiser. »

Ou encore:

Si Pierre était parti faire des courses, il n'aurait pas laissé son porte-monnaie ici!

3. Prémisses omises:

On va s'ennuyer, parce qu'ils vont encore jouer de la guitare.

4. Prémisses et conclusion omises:

Dans certains cas, tout l'argument est passé sous silence:

« Est-ce que tu viens demain ?

– Tu veux vraiment me mettre en froid avec Antoine ? »

On peut supposer que l'argument original est:

Si je viens demain, je vais me mettre en froid avec Antoine

Je ne veux pas me mettre en froid avec Antoine

Donc, je ne viens pas demain

Ce que l'interlocuteur dit n'est pas même une prémisses de l'argument.